

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 MARS 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXII

COUP DE Foudre

(Suite)

Rose le rappela.

—Monsieur, je vous en prie....

Il s'arrêta, et se retournant avec une nonchalance tout orientale :

—Mademoiselle ?

—Veuillez entrer au salon. Je vais prévenir ma mère, qui tient absolument à vous recevoir.

Il eut un geste indifférent, un geste noble qui trahissait de la lassitude, du découragement.

—Venez, je vous en prie, dit-elle.

Il obéit, mais comme à regret.

Elle le fit passer au salon et lui désigna un siège.

Il s'inclina en signe de remerciement, mais il resta debout.

—Ayez la bonté, mademoiselle, dit-il, de vous assurer si Mme votre mère est en état de me recevoir ?....

—Je reviens à l'instant.

Rose trouva sa bienfaitrice dans un état nerveux indescriptible. Sans attendre d'explication, Mme Petitot lui demanda d'une voix vibrante :

—Pourquoi ne l'as-tu pas fait monter ?....

Rose lui répéta mot pour mot le court entretien qu'elle venait d'avoir avec lui.

—Ah ! très bien ! fit l'octogénaire. Tu vois bien qu'il n'y a pas lieu de te tourmenter. Dis à cet homme que rien ne s'oppose à sa visite. Va, hâte-toi. Tu nous laisseras seuls, bien entendu.

Rose s'exécuta.

Elle introduisit l'inconnu dans la chambre à coucher et se retira, le cœur battant, mais sans la moindre crainte pour la sécurité de sa bienfaitrice.

Les premières paroles de François firent la meilleure impression sur l'esprit de l'octogénaire.

—Si j'avais pu prévoir, dit-il, que ma lettre vous causerait un si cruel souci, je me serais gardé de l'écrire et vous n'auriez jamais su ni mon retour ni ma disparition définitive.

—Ces sentiments vous honorent, François.

Elle ouvrit un tiroir de son secrétaire, y prit une enveloppe cachetée à la cire et gonflée par son contenu.

Lui tendant cette enveloppe :

—Prenez, François. Ce sont les vingt mille francs que vous m'avez demandés pour régler votre dette d'honneur.

Elle ajouta, après une courte hésitation :

—Une dette de jeu, sans doute ?....

Il déposa l'enveloppe sur le bureau, disant :

—Si vous croyez cela, madame, dit-il avec calme, reprenez votre argent.

—Non, François, je vous le donne de bon cœur, et je souhaite qu'il vous sorte à tout jamais d'embarras.

—En ce cas, j'accepte, mais à titre de prêt.

Il reprit l'enveloppe et la serra dans son portefeuille.

—Merci, madame, vous me sauvez la vie et vous épargnez à de braves gens qui me sont chers la plus cruelle des humiliations. Je ne puis vous en dire davantage. Il me reste à vous demander le secret le plus absolu sur ma démarche et surtout sur mon retour en France, retour que ma mère est seule à connaître.

—Pauvre femme ! elle a dû être bien heureuse de vous revoir... depuis si longtemps qu'elle vous croyait perdu pour elle.

Le visage basané de François se couvrit d'une rougeur subite.

—Ne me croyez pas si ingrat, dit-il : ma mère n'a jamais manqué de mes nouvelles.

—Et qu'allez-vous faire maintenant, François ?

—Retourner d'où je viens et n'en jamais revenir. Le sol de la patrie m'est interdit ; mais, *lib-lus*, je puis encore rendre des services à mon pays.

Et, lisant dans les yeux enfiévrés de l'octogénaire, sa pensée secrète :

—Je vois, dit-il, ce qui vous préoccupe. Mon passé, dont vous ne connaissez que les tristes débuts, répond si mal de l'avenir ! Vous

vous dites : "François Brégeat m'a extorqué aujourd'hui vingt mille francs ; quand il les aura follement dissipés, il reviendra à la charge et je n'en aurai jamais fini avec lui. Eh bien ! non, madame, François n'a jamais été capable d'une vilénie ; il ne vous demandera plus rien et conservera votre secret."

Le ton de l'aventurier était solennel, naturellement, sans la moindre affectation.

Mme Petitot le crut.

Elle lui tendit ses vieilles mains tremblantes qu'il prit doucement dans les siennes.

—François, dit-elle, je vous souhaite de réussir dans vos entreprises et surtout dans celles qui auront pour but, comme vous le disiez tout à l'heure, de servir, même à l'étranger, notre chère France.

—Ce ne serait la première fois ! affirma François avec fierté.

Il se leva et s'inclinant :

—Je n'abuserai pas plus longtemps de votre bonté. Puissiez-vous vous rétablir promptement et vivre de nombreuses années auprès des êtres qui vous sont chers.

—Encore un mot, François, dit-elle. Vous avez vu tout à l'heure notre cousine. Elle porte maintenant un nom honorable et ne sait rien de son origine. Quoi qu'il arrive, puis-je compter sur votre discrétion ?

Il parut offensé par cette demande ; mais il se contenta et, étendant le bras :

—Allah ! dit-il, réserve le supplice éternel à ceux qui manquent à de telles promesses. Je jure de vous garder le secret.

Puis, rabaisant le bras, il eut un sourire étrange.

—Par exemple ! je n'aurais jamais cru retrouver en ma cousine une personne aussi accomplie en tous points que Rosita Speranza.

"...C'est la beauté alliée à la bonté et à l'intelligence. J'étais bien jeune quand j'ai vu pour la dernière fois son père et ma pauvre tante Césarine qui, paraît-il, a été impliquée à tort dans le crime de ce bandit. Rosita Speranza ne ressemble ni à l'un ni à l'autre.

—Césarine était une belle femme, fit observer Mme Petitot.

—Très belle, mais d'une beauté robuste et vulgaire. La malheureuse s'était flétrie en prison et il ne lui reste rien de ce qui excitait la jalousie des commères de Genty-les-Loups.

—Vous l'avez donc revue ? demanda l'octogénaire avec la plus vive inquiétude.

François se prit encore un sourire.

—Oh ! non, madame, répondit-il ; j'ai bien assez de soucis en tête sans m'occuper de Césarine et de son grand escogriffe d'ingénieur-agronome, dont l'air suffisant et prétentieux ne me revient pas du tout.

—Mais alors ?....

—J'ai tout simplement vu leurs deux photographies, chez maman, qui les a reçues de Césarine, il y a trois mois. Ma tante a les cheveux tout blancs et une vraie figure de spectre. Ses traits ne me sortiront jamais de la mémoire. Pauvre femme ! Ce qu'elle a dû souffrir.

L'entretien avait visiblement fatigué et énervé la malade.

—Adieu, madame, dit François, et encore une fois merci de tout cœur. Je vous rembourserai vos vingt mille francs dans les cinq ans, à moins qu'une balle de carabine ou un coup de lance ne me couche sur le sable ou désert pour la joie des hyènes et des chacals.

Il s'inclina profondément et sortit.

Rose rentra presque aussitôt dans la chambre à coucher.

Penchée sur son fauteuil, l'octogénaire regardait par la fenêtre François Brégeat, qui traversait la cour.

Rose suivit également des yeux le mystérieux visiteur jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Il s'arrêta à la porte de la grille et, la tête haute, d'aspect fier et imposant, il promena un instant ses regards sur la façade de l'habitation, comme s'il voulait en graver le souvenir dans son esprit.

—Eh bien ! Rose, dit Mme Petitot en souriant, te voilà rassurée ?

La journée se passa dans le plus grand calme.

Tout faisait présumer que l'octogénaire, miraculeusement rétablie, serait en état d'assister au mariage, la semaine suivante.

Le soir, elle parut au dîner, et se montra très enjouée.

Elle se retira de bonne heure, après avoir dit à Maxime :

—Votre père a bien fait de retarder son voyage. Il me trouvera vaillante.

Le lendemain matin, à l'insu de Rose, elle chargea sa femme de chambre d'aller prendre, en son nom, des nouvelles de Mme de l'Altière.

Elle était inquiète de cette pauvre mère qui, blessée sans doute par ses réflexions au sujet de Jacques, n'était pas revenue.

Inconscience de l'émotion qu'elle pouvait causer à sa maîtresse, la domestique lui donna brutalement ces mauvaises nouvelles :

—Mme la comtesse est alitée depuis deux jours et souffre beaucoup.

—Qui vous l'a dit ?

—Mlle Lucile elle-même.

—A-t-elle appelé le docteur ?

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.